

Mercredi soir

Ils étaient treize chaperons rouges. Hommes et femmes entre vingt-deux et cinquante ans, vêtus de capes écarlates, disséminés dans l'île Saint-Louis. Et autant de loups féroces costumés de noir à les traquer dans le soir tombé. La règle interdisait de franchir les limites de l'île mais autorisait un chaperon rouge en difficulté à tenir la main d'un être humain neutre en guise de protection. La main lâchée, la protection tombait. Les passants se faisaient rares. Le loup se dissimula derrière un Atribus. À cinquante pas, le chaperon rouge sautillait entre les voitures en stationnement. Une benne à ordures obstrua la rue dans un vacarme de poubelles martyrisées. Le chaperon roula des yeux de crabe, changea de trottoir, prit la première ruelle sur sa droite. Et courut. Sous un porche, le chaperon rouge aperçut une femme petite et ronde entourée de trois garçonnets. Il leur tomba dessus, hors d'haleine.

– Donnez-moi la main...

Les gamins ahuris regardèrent la poigne virile et poilue qui sortait de la cape et s'allongeait vers eux.

– Donnez-moi la main !

Le chaperon chercha à prendre celle de la femme encombrée de sacs de victuailles.

– Mais enfin, vous voyez bien que je ne peux pas vous tenir la main !

Le loup fonçait sur eux. Le chaperon rouge perdait patience. Il tenta de saisir de force le plus grand des enfants, dans les six ou sept ans. Terrorisé, yeux rivés sur ce chaperon rouge d'un mètre soixante-quinze au regard inquiétant, le gamin serra ses poings dans son dos. Il se réfugia dans les jupes de sa mère, se cramponna

à elle, s'ajoutant à la charge des paquets. Son petit frère se mit à pleurer.

– Vous faites peur à mes gosses ! Vous ne pouvez pas aller faire vos conneries ailleurs ! ?

Le chaperon rouge jura et reprit sa course.

Il avait vingt-six ans, s'appelait Jean-Louis Boussard, et c'est lui qui avait imaginé le jeu. Les siens s'étaient presque tous fait prendre. D'autres loups n'allaient pas manquer d'arriver. Il courait toujours, traversait des carrefours, sautait des caniveaux, haletait et transpirait dans sa capeline rouge et ses collants blancs qui grattaient. Un groupe de loups s'avançait au loin, avec leurs longues oreilles et leur museau pointu. Pris au piège, le chaperon rouge descendit précipitamment l'escalier qui menait à la Seine. Une bise d'automne balayait les quais. Il s'arrêta un instant, le souffle court, chercha sans y croire quelqu'un à qui tenir la main. Dans la froidure du quai désert un clochard somnolait, étendu sur un banc, emmitouflé dans un anorak, coiffé d'un bonnet qui masquait ses yeux. À l'extrémité du quai, les loups avançaient sans se presser. Le chaperon rouge trottina jusqu'au banc. Il s'attendait à trouver l'habituel pochard, concentré de croûtes, de vermines et de mauvais vins. Recroquevillée, bonnet sur le nez, les bras serrant son corps pour vaincre la fraîcheur, la forme allongée ne puait pas. Aucun remugle de crasse ou de vinasse. C'était un homme. D'une quarantaine d'années, rasé, des chaussettes d'été propres dans des chaussures trop maigres. Un gueux d'aujourd'hui, pauvre ordinaire sans toit ni emploi comme les temps nouveaux en rejetaient chaque matin sur le bord des trottoirs. Réveillé, le sans-abri souleva son bonnet. Ses yeux s'agrandirent. Il crut rêver. Sourit machinalement au chaperon rouge qui se dressait devant lui et suivit son regard : un grand loup noir au long museau déboulait au petit trot. Boussard hésita. Une minute de répit sous la protection du miséreux, le temps de calmer le feu de ses poumons, et il repartirait requinqué. Les siens comptaient sur lui pour gagner. Il suffisait de tendre la main, l'autre la saisirait. Il n'y avait pas de raison pour qu'il ne la saisisse pas. Mais l'indigent figé de froid gardait ses doigts pour lui, au chaud sous ses aisselles. Boussard s'apprêtait à lui expliquer la règle du jeu, songeant à lui glisser un billet : 10 euros. Pas de raison pour qu'un pauvre refuse 10 euros. Il serait sauvé. Mais quelque chose l'empêchait de tendre sa main. L'idée d'un

contact physique avec cette misère inconnue, fût-elle propre, le dégoûtait. Le pauvre dévisageait tour à tour le loup noir en approche et le chaperon rouge qui se dandinait devant lui. Le chaperon rouge hésitait. Le clochard lui sourit encore. Ils se fixaient. L'un planté devant l'autre, sans un mot, à se dévisager comme deux andouilles. Un bateau-mouche passa dans un fracas d'eau brassée. Un cercle de lumière crue les épingla. Au travers d'un mégaphone une voix lointaine et japonaise détaillait à quelques touristes les subtilités de l'architecture parisienne. Le loup fut là. Le chaperon le connaissait bien, Gabriel, en charge de la Com' pour une télévision par satellite. Un ami. Mêmes études, mêmes ambitions. Un rival aussi, pour les questions de travail et un peu aussi à cause d'Aurélié que Gabriel, comme les autres, aurait bien aimé se taper, au moins une fois.

Boussard renonça à tendre sa main au miséreux. Loup et chaperon rouge entamèrent une gigue surréaliste autour du banc et de son pauvre qui n'en croyait pas ses yeux. L'un et l'autre sautillaient comme des basketteurs privés de ballon. Soudain, d'une feinte habile, Gabriel effleura l'épaule de Boussard.

– Touché ! Hé, hé !

– ... merde...

La poursuite prit fin. Le loup enveloppa d'une patte amicale les épaules du chaperon rouge. Ils partirent ensemble d'un pas égal. Gabriel explora son costume de location à 200 euros la soirée, trouva son paquet et offrit une cigarette.

– Merci, dit Boussard. C'est la faute de cette conne, tout à l'heure, sinon, tu ne m'aurais pas eu...

– Ne te trouve pas d'excuses. Tu as perdu, c'est tout.

Ils feignirent de ne pas entendre le nécessiteux sur son banc, qui mendiait une cigarette. Le loup Gabriel ôta son masque, ramassa sa longue queue noire pour éviter qu'elle ne traîne à terre. Ils gagnèrent l'extrémité de l'île jusqu'à un square où l'on regroupait les chaperons rouges capturés. Gardés par quelques loups débonnaires, les prisonniers attendaient l'issue de la partie. Quelques minutes encore. Des bougies éclairaient les points stratégiques, les bouteilles d'alcool et les gobelets en plastique. On sirotait des verres en croquant des friandises salées. Un ghettoblaster diffusait à plein volume *Broken Homes* de Tricky. Certains dansaient. Des joints tournaient. Quelques rails de poudre chauffaient les cer-

CHÈRES TOXINES

veaux. Boussard refusa l'offrande. Sujet à des crises de panique, il évitait tout produit susceptible d'altérer sa conscience, ne prenait jamais ni coke ni joint et restait vigilant avec l'alcool.

Les autres loups étaient repartis en quête de l'ultime chaperon rouge encore en liberté, la belle Aurélie. Dissimulée derrière un bosquet du square, la ravissante guettait l'instant propice. Il lui suffisait de toucher un chaperon pour libérer tous les autres. Loups et chaperons papotaient, certains flirtaient gentiment. Le joli chaperon s'élança, traversa la pelouse, embarrassée de sa capuche et du petit panier d'osier, courut jusqu'au chaperon le plus proche et lui toucha le bras en criant de toutes ses forces :

– Délivrance !

Dans une invraisemblable déli-délo, les chaperons rouges s'égaillèrent en une envolée rouge vermillon vociférante et hilare, sous les yeux des loups navrés. L'équipe des chaperons rouges venait de gagner. On riait, on s'applaudissait, on se congratulait. La partie était terminée. Les participants se rassemblèrent. Certains transpiraient encore, conséquence de chaudes poursuites. Gabriel s'affaira autour d'une table de camping éclairée de bougies. Un jeune chaperon rouge, régisseur à Canal +, sortit les coupes en plastique et les bouteilles de champagne. Les participants entamèrent en chœur le décompte :

– Dix... Neuf... Huit...

Le loup Gabriel accéléra le remplissage des coupes qui se tendaient.

– Quatre... Trois... Deux... Un... Zéro !

Minuit sonna à quelque chapelle. En serment d'affection, les vingt-six levèrent leur bras armé d'une coupe moussante en direction d'Aurélie. Sous la capuche, Boussard posa ses lèvres sur les siennes. Les autres entonnèrent l'hymne d'anniversaire. Le temps de la ritournelle, Boussard roula une longue pelle à Aurélie. Sous les applaudissements et les bravos, il murmura :

– Joyeux anniversaire, ma chérie !

Le vieux monde agonisait dans la déchéance des corps et la ruine des âmes, grignoté par une nouvelle ère égoïste et brutale, soigneusement découpée en strates étanches. Sur les hauteurs, réfugiés dans leurs luxueuses solitudes climatisées, quelques commandeurs rongés de stress et de certitudes, dévoués à leur propre gloire, dictaient leur loi au reste de la planète. Il leur arrivait de jouer l'avenir de milliers d'existences sur un clic, de gagner beaucoup, de perdre parfois. On les voyait planer dans les médias, soutenus par de mirifiques parachutes multicolores où l'or dominait, jusqu'à ce que leurs pieds touchent terre à nouveau et qu'ils se remettent à sévir. Ceux-là ne s'écrasaient jamais. Sacrifiées, leurs victimes hagardes prenaient chaque matin leur bâton de pèlerin pour toquer aux portes de l'Emploi miraculeux supposé leur éviter famine et dépression. Leur nombre augmentait chaque année. Alors chacun se cramponnait ferme au travail qu'on lui accordait. En remerciant. Grandis dans le culte du chacun-pour-soi, les rescapés des purges patronales s'entassaient dans les trains de banlieue, toute rébellion castrée, forcés sans réflexion ni rancunes, un coude dans les côtes du voisin, un œil sur la promesse du bouillon télé de la soirée. Bien heureux de se trouver encore au chaud.

Tout en bas, dans les arrière-mondes, des foules aux dents limées, populaires et naufragées, tendaient leurs doigts en priant le Ciel qu'il les écoute. La crainte n'en finissait pas de monter, l'espoir se raréfiait, la peur du lendemain paralysait les cœurs.

À mi-étage, et provisoirement à l'abri, de plus chanceux, jeunes loups aux nez poudrés, créaient l'époque, inventaient de nouveaux sentiments et trompaient la mort en sirotant des *mojitos*. Ses révoltes adolescentes dissoutes dans la réalité du marché, le couteau ouvert entre ses dents serrées, Boussard était des leurs.